

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Maintenant, — reprit Claudine timidement, — maintenant c'est moi qui voudrais vous demander quelque chose...

—Quoi ? Parlez vite... Il se fait tard et il faut que je vous quitte...

—Je ne retarderai votre départ que de quelques minutes... Vous retournez à Paris ?

—Oui.

—Je pourrais vous donner l'adresse de la dernière maison où ma fille a servi... En vous informant dans cette maison, vous pourriez peut-être savoir où elle est ; quand vous l'aurez trouvée, peut-être que par elle vous trouveriez Simone... et alors...

Maurice devina sans peine la pensée de la veuve.

—Et alors, interrompit-il, je pourrais vous écrire ce qu'est devenue votre fille Jeannette, est-ce bien cela, ma chère madame Charvet ?

XVI

Claudine avait les yeux pleins de larmes.

—Oui... oui... balbutia-t-elle en joignant les mains. C'est cela... C'est bien cela... ça ne vous donnera pas beaucoup de peine, monsieur, et ça me rendra si heureuse... Car je l'aime toujours, moi ! C'est ma fille... Elle n'ose peut-être pas m'écrire parce qu'elle s'est montrée ingrate, mais si je lui faisais savoir que je l'ai pardonné, elle me répondrait sans doute.

—Je ferai ce que vous me demandez... dit Maurice. Je le ferai pour vous... En cherchant Simone je chercherai aussi votre fille...

—Vous me le promettez ?

—Je vous le promets...

—Oh ! merci, monsieur, merci ! s'écria Claudine, vous êtes bon... ça se voit sur votre figure... Je vais vous dire où Jeannette était en place il y a trois ans.

Retournant à l'armoire elle reprit le portefeuille d'où elle avait tiré les photographies, elle le rouvrit et en tira plusieurs lettres qu'elle tendit à Maurice en lui disant :

—Voici ses lettres... lisez vous-même, car moi, je ne sais pas lire... Dans une il y a l'adresse...

Le jeune homme prit une des lettres, l'ouvrit et lut la date :

—15 mars 1873... Est-ce bien cela ?

—C'est bien la dernière, monsieur... l'adresse doit s'y trouver.

Maurice parcourut d'un œil distrait l'épître dont l'écriture et l'orthographe était connues de lui depuis longtemps.

Arrivé à la fin de la seconde page, il exprima la surprise la plus profonde.

—Vous avez trouvé ? lui demanda Claudine.

—Oui... répondit-il, les yeux toujours fixés sur le bas de la feuille.

—Voulez-vous me lire, afin que je vous dise si c'est bien ça...

Le jeune homme lut à haute voix :

Ma chère maman, tu peux m'écrire à ma nouvelle adresse, chez M. Ludovic Bressolles, rue de Verneuil, numéro 25.

—C'est parfaitement ça... reprit Mme Charvet.

Nos lecteurs ont déjà compris l'étonnement de Maurice.

Il était venu à Vic-sur-Braisnes chercher Simone qu'il n'y trouvait point, et un hasard singulier, mais parfaitement explicable en somme, lui donnait une indication précieuse, cherchée vainement à Paris.

Son voyage amenait des résultats considérables.

Il tenait la piste de l'une des héritières d'Armand Dharville, dont la fortune de plus de douze millions appartenait à lui et à ses associés, si les deux héritières avaient cessé de vivre au jour fixé pour le partage de la succession.

Nous savons depuis longtemps que Maurice possédait un très grand empire sur lui-même.

Si vives qu'eussent été la surprise et l'émotion du premier moment, il ne tarda point à reprendre son sang-froid.

—Je vais copier cette adresse... dit-il à Claudine, elle me sera certainement très utile.

Et il l'inscrivit en effet sur son agenda.

A ce moment, la jeune servante rentrait avec les deux marmots.

Maurice quitta Mme Charvet en lui promettant de nouveau de la tenir au courant de ses démarches, et reprit la route de Vic-sur-Braisnes où il trouva la voiture de Joigny prête à partir.

Il y monta.

Trois heures après il s'installait à Joigny dans le train qui devait le ramener à Paris.

Il avait hâte de rendre compte à Pierre Lartigues et à Verdier des résultats de sa mission.

* * *

La rue des Fossés-Saint-Victor est une de celles que la pioche des démolisseurs n'a point entièrement transformées.

On y peut aujourd'hui encore trouver bon nombre de maisons du vieux Paris.

Au rez-de-chaussée de l'une de ces antiques demeures existe un établissement borgne de marchand de vin restaurateur, à plafond bas, à murailles noircies et écaillées par places.

Là, on débite à la portion bœuf, légumes, et le plat du jour, que prépare une maritorne plus graisseuse que ses fourneaux.

Les yeux de la police sont sans cesse ouverts sur cet établissement que fréquente une clientèle de gens sans aveu, et qui doit son enseigne : AU PETIT BLEU, à la renommée d'un certain liquide tellement âpre qu'il ronge, ainsi que pourrait le faire un acide, les toiles cirées clouées sur les tables en guise de nappes.

Ce liquide se compose de mauvais vin de Suresnes et d'Argenteuil coupé de gros vin Narbonne.

Nombreux sont les buveurs auxquels cet effroyable mélange paraît au-dessus de tout éloge.

L'établissement comporte trois pièces.

D'abord celle où se trouvait le comptoir et où trônait le propriétaire, Vincent Belavoine, surnommé le père Grincheux, à cause de l'aménité de son caractère.

Dans la seconde pièce se dressaient les fourneaux.

On y voyait une demi-douzaine de tables crasseuses, où chaque jour des ribambelles d'affamés venaient se gorger d'une nourriture exécrables, mais dans des prix doux.

La troisième pièce, enfin, était un cabinet garni de

deux tables seulement et qui, tendu d'un papier à six sous le rouleau, recevait les consommateurs les plus chics, ceux dont la bourse était la mieux garnie et qui désiraient ne point se mêler aux gens du commun... On l'appelait le cabinet des ministres.

Un bec de gaz éclairait chaque pièce, mais faiblement, car le père Grincheux, en homme avisé et économiste, ne tournait les clefs qu'à demi, ce qui produisait des papillons maigres et pâles.

Quelques-uns des voisins de Belavoine le prétendaient riche, affirmant que s'il continuait le métier c'était par goût et par habitude.

Nous savons la vérité, nous, et nous allons la dire.

Le père Grincheux avait gagné de l'argent toute sa vie, et s'était bien gardé d'en perdre à la Bourse, mais il voulait en posséder plus encore...

XVII

De même que tous les avarés, l'honorable cabaretier, quoique sa fortune acquise dépassât de beaucoup ses besoins, ne se trouvait pas assez riche.

Il se plaisait à entasser des écus sur des écus, et des gros sous sur des gros sous, et ne pouvait se décider en outre à quitter un établissement créé par lui, où il trônait depuis trente ans dans une omnipotence absolue.

Sachant à merveille à quelles catégories sociales appartenait la majeure partie de sa clientèle, il n'avait nul souci de la moralité des gens qu'il abreuvait, pourvu qu'ils ne sollicitassent point de crédit, crédit rigoureusement refusé d'ailleurs...

Bref, il mettait en pratique le vieux proverbe : Payez et vous serez considérés.

La police venait souvent chez lui prendre des renseignements.

Il ne facilitait d'aucune façon ses recherches, mais d'autre part il ne se prêtait à rien de déshonnête.

—Ce qui se passe hors de chez moi ne me regarde pas... avait-il l'habitude de dire.

Et, comme Ponce-Pilate, il ajoutait :

—Je m'en lave les mains...

Au moment où nous conduisons nos lecteurs au cabaret du *Petit Bleu*, il pouvait être huit heures du soir.

Toutes les tables étaient garnies de consommateurs de genres variés, tanneurs, chiffonniers, marchands d'habits, musiciens ambulants des deux sexes, tous clients de bourse maigre et de gros appétit.

Les prix du père Grincheux étaient de nature à les satisfaire sous ce double rapport.

Une porte étroite, percée dans la muraille de la pièce du fond, le cabinet des ministres, s'ouvrait sur la rue du Bon-Puits, dont le cabaret du *Petit-Bleu* occupait l'encoignure ; mais en prévision des gens peu délicats qui pourraient s'esquiver sans payer, cette porte était habituellement fermée à clef.

Les deux tables du cabinet des ministres étaient occupées.

À la première, se trouvaient deux consommateurs qui semblaient ne reculer devant aucune dépense et s'offraient, pour parler le langage de l'endroit, un *balthazar* complet, amplement arrosé.

Leur menu était aussi varié que le permettait la carte du jour de l'établissement.

À la seconde table, trois individus prenaient un repas plus simple, tout en causant avec leurs deux voisins.

La conversation roulait sur le crime du Père Lachaise, au sujet duquel les causeurs se livraient à mille commentaires, suppléant ainsi à l'absence de renseignements des journaux qui, ne recevant de la Préfecture aucune communication, gardaient un silence prudent.

Les deux consommateurs au menu mirifique ne sont pas tout à fait des inconnus pour nos lecteurs, qui n'ont aucune peine à deviner les inséparables, Galoubet et Sylvain Cornu.

Le vin du père Grincheux leur avait délié la langue et, quoique se montrant réservés au sujet de certains